

Du 10 au 14 juillet à l'UNIL, un colloque international ouvert au public, aux étudiants et aux chercheurs traitera de la reproduction des images et des textes. Technique en apparence, ce thème d'actualité traverse les disciplines académiques.

Les images ont la réplique facile

David Spring

Peint par Van Gogh en 1888, *Le semeur au soleil couchant* est actuellement présenté au Musée de l'Hermitage de Lausanne, parmi d'autres œuvres de la collection Bührle. Mais avant de découvrir « pour de vrai » ce petit tableau aux tons jaunes, verts et violets, les visiteurs en ont vu des reproductions recadrées sur les affiches ou en couverture de la brochure d'information de l'événement. Cette toile a illustré des articles de presse. Certains l'ont photographiée *in situ* afin d'en conserver un souvenir. Enfin, d'autres l'emportent à la maison, puisqu'elle figure dans le catalogue de l'exposition.

Ainsi, avant même de poser le regard sur *Le semeur*, chacun le connaissait déjà sous la forme de répliques de qualité variable. Cet apprivoisement détériore-t-il l'expérience unique de l'amateur d'art confronté pour la première fois à un tableau ? Oui, répond Walter Benjamin (1892-1940), une réponse développée dans son essai *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. Les réflexions de ce philosophe, centrales dans l'esthétique du XX^e siècle, seront interrogées lors du prochain colloque de l'Association internationale pour l'étude des rapports entre texte et image (IAWIS/AIERTI). Ouvert au public sur inscription, il se tiendra à l'UNIL du 10 au 14 juillet.

Organisateur de l'événement et professeur en section d'histoire de l'art, Philippe Kaenel estime au contraire que « la valeur de l'œuvre est amplifiée par sa reproduction à grande échelle. Son *aura*, pour reprendre la terminologie de Walter Benjamin, s'en trouve augmentée. Elle acquiert un statut supérieur. » Au risque de sa fétichisation, si l'on pense à *La Joconde*. Il faut préciser que l'essai de critique d'art allemand, opposant au fascisme, a été rédigé en 1935. « Il jugeait alors la multiplication des images et des textes sous l'angle de leur médiatisation de masse et des effets de la propagande. »



Philippe Kaenel, organisateur du colloque « La reproduction des images et des textes » et professeur d'histoire de l'art contemporain à la section d'histoire de l'art. F. Imhof © UNIL

Un regard neuf sur le passé

Que penserait Walter Benjamin de l'ahurissant volume de copies de contenus qui compose le monde digital, aujourd'hui ? « Les nouvelles technologies ont reconstruit nos disciplines académiques, constate Philippe Kaenel. Des secteurs entiers de recherche se sont bâtis sur les numérisations de documents réalisées par les bibliothèques. » Autrefois, par exemple, les périodiques anciens étaient les bêtes noires des scientifiques. Il n'était pas

simple de consulter ces encombrants volumes reliés au contenu fragile, abrités dans des magasins. Désormais, nombre de revues sont disponibles en ligne, ce qui permet de travailler sur ces corpus à distance. « Les études médiatiques, et notamment celles qui se penchent sur l'illustration de presse, ont connu un essor phénoménal, ajoute le professeur. Le XXI^e siècle transforme notre regard sur le passé. » Ce mouvement, qui s'inscrit dans le cadre des humanités numériques, fait partie des points forts de l'UNIL.

« les chercheurs et les étudiants passent d'abord par le filtre des représentations. Ces dernières doivent être comparées, critiquées et remises en cause avant d'approcher de la compréhension de l'objet lui-même. »

Tatouages et mêmes

De manière classique, le colloque bilingue français-anglais se compose de conférences plénières et de *panels* auxquels participeront 250 chercheurs issus de nombreuses universités. Mais ce qui frappe en parcourant le programme, c'est la diversité des thèmes proposés. S'il semble normal de traiter des revues satiriques ou d'illustration, le tatouage figure aussi au menu. « De longue date, le corps humain a constitué une surface utilisée pour le transfert d'images », relève Philippe Kaenel. Les arts de la scène et les spectacles de rue ne sont pas oubliés. « Nous allons également nous intéresser aux représentations dans le sens théâtral du terme », ajoute son organisateur.

Dans un registre très contemporain, les *mêmes* sont au cœur d'une session animée par Isaac Pante, maître d'enseignement et de recherche en section des sciences du langage et de l'information. Ces éléments culturels (textes, images, sons et vidéos) circulent par vagues sur le net, notamment grâce aux réseaux sociaux. Hybrides, ils puisent aussi bien leurs références dans l'histoire de l'art que du côté de *Bob l'éponge*. Un exemple ? Les innombrables détournements de l'affiche britannique de la Seconde Guerre mondiale « Keep Calm and Carry On ».

En rebondissant sur le titre de l'essai de Walter Benjamin, Isaac Pante se demande « que devient une œuvre d'art à l'heure de sa viralité numérique ? L'apparition de la photographie a profondément transformé notre perception de l'œuvre d'art, en soustrayant la chose photographiée. Aujourd'hui, dans le cas des *mêmes*, c'est le nombre de reproductions qui crée l'œuvre, puis la chose », remarque le chercheur. En effet, ces objets numériques, dont l'auteur reste le plus souvent inconnu, n'acquiescent leur légitimité qu'à condition d'être diffusés, repris ou transformés par une large communauté d'internautes anonymes.

L'interdisciplinarité, ça marche

Ce mélange de sujets témoigne de la richesse des recherches en cours dans le domaine de la reproduction des images et des textes. « Les études culturelles interrogent les hiérarchies entre les objets. De ce point de vue, un tableau et une caricature ne sont pas traités

différemment », précise Philippe Kaenel. Le brassage va encore plus loin puisque les intervenants du colloque exercent dans des disciplines allant de la littérature au cinéma, en passant par l'histoire de l'art, l'anthropologie ou les sciences des religions. « Construite sur des rapports de collaboration, l'interdisciplinarité n'est pas un vain mot. Elle opère et produit des résultats probants, notamment à l'UNIL », ajoute le professeur, qui dirige le Centre des sciences historiques de la culture (SHC).

La curiosité comme boussole

Afin de tirer le meilleur parti de l'événement, Philippe Kaenel propose à chacun de tisser son fil rouge entre les sessions, guidé par sa curiosité. « Vous pouvez construire vos entrées de manière chronologique, par exemple en passant du romantisme au surréalisme. Ou alors privilégier une approche plus formelle en naviguant de l'illustration vers la bande dessinée ou les arts du spectacle. »

En parallèle, trois expositions auront lieu. L'une portera sur le projet Viaticalpes, centré sur l'histoire culturelle des voyages en Suisse et dans les Alpes. Ainsi des volumes illustrés anciens jouxteront leurs doublures numériques, mettant en lumière ce qu'offrent les nouvelles technologies. L'ECAL occupera un espace avec des livres d'artistes contemporains. Enfin, Pierre-Yves Brandt, professeur à l'Institut de sciences sociales des religions contemporaines, présentera sa base de données sur les représentations de Dieu dans des dessins d'enfants.

Pour les doctorants et les étudiants, l'accès au colloque est gratuit. « Pour eux, c'est une occasion exceptionnelle de nouer le dialogue avec des auteurs qu'ils ont lus. C'est aussi le bon moment pour s'intéresser à l'association internationale qui chapeaute l'événement, tisse des réseaux et offre des soutiens scientifiques », indique Philippe Kaenel.

Le choix de conférences et de sessions ne suscite au final qu'un seul regret : l'impossibilité de se dupliquer soi-même pour en suivre davantage.



Bien entendu, les aspects pratiques de la multiplication des illustrations et des textes apparaîtront en filigrane, lors des journées de juillet. Car ce sont bien les innovations dans l'imprimerie au XIX^e siècle (lithographie, gravure sur bois, techniques de report, procédés photomécaniques, etc.) puis au XX^e avec l'informatique qui ont facilité la réplique et la diffusion des contenus. Mais des questions plus vertigineuses seront posées. Chaque copie constitue « une construction technique, médiatique ou idéologique, et non une reproduction fidèle », note Philippe Kaenel. Que ce soit dans le domaine des arts visuels, du cinéma ou de la littérature,

 Incriptions et renseignements
www.unil.ch/reproduction2017